

Le plus profond, ce sont les astres

Nous arrivons difficilement à imaginer leur environnement. La lumière y passe à peine. Les sons et le bruit du monde supérieur sont ici un tremblement sourd et continu. Presque tout ce qui se passe en haut, d'ailleurs, existe et se traduit sous terre en séismes et tressaillements. L'eau percole, comme tout liquide qui provient du monde d'en haut, et, comme tout ici, s'efforce de descendre vers le centre. Tout est en contact avec tout, et une lente circulation des matières et des jus permet à tous de vivre bien au-delà des limites de leur corps. Tout respire, mais de manière différente du monde aérien. Le souffle des corps, d'ailleurs, n'a pas besoin de passer par des poumons – ni par des organes : tout corps est défini par son souffle, tout corps est un port ouvert à la circulation de la matière – dedans et hors de soi. L'organisme n'est que l'invention d'une manière nouvelle de se mélanger au monde et de permettre au monde de se mélanger à l'intérieur. Respirer ici-bas signifie se donner un corps tentaculaire, capable de se frayer un chemin là où la voie est barrée par la pierre, multiplier ses appendices et ses bras pour embrasser le plus de terre possible, s'exposer à elle comme la feuille au ciel.

Mais si les racines sont des organes actifs du mélange cosmique, ce n'est pas seulement parce qu'elles mettent en communication les différents éléments de la biosphère pédologique – le monde sous-terrain qu'elles habitent – ou les autres organismes végétaux. Leur fonction est au

contraire d'ordre cosmique – leur souffle implique non seulement les substances colloïdales auxquelles elles adhèrent et la faune qui y vit, mais les rapports entre la terre et le soleil. « La plante, écrivait l'un des plus grands botanistes du siècle dernier, joue le rôle de médiateur entre le soleil et le monde animal. La plante, ou plutôt son organe le plus typique, le chloroplaste, est le lien qui unit l'activité de tout le monde organique – tout ce que nous appelons vie – au centre d'énergie de notre système solaire : telle est la fonction cosmique de la plante¹. » La racine est ce qui permet à la plante d'impliquer dans cette médiation cosmique la Terre dans sa *dimension planétaire*. Si elle tourne physiquement autour du Soleil, c'est *dans* les plantes et *grâce* à elles que ce lien produit de la vie, de la matière qui existe toujours dans des formes inédites. Les plantes sont la transfiguration métaphysique de la rotation de la planète autour du Soleil, le seuil qui transforme un phénomène purement mécanique en événement métaphysique. Qui plus est, elles font habiter le Soleil sur Terre : elles transforment le souffle du Soleil – son énergie, sa lumière, ses rayons – dans les corps mêmes qui habitent la planète, elles font de la chair vivante de tous les organismes terrestres une matière solaire. Grâce aux plantes, le Soleil devient la peau de la Terre, sa couche la plus superficielle, et la Terre devient un astre qui se nourrit de Soleil, se construit de sa lumière. Elles métamorphosent la lumière en substance organique et font de la vie un fait principalement solaire. « La nature s'est donné la tâche, écrivait Julius Mayer à la moitié du XIX^e siècle, d'attraper au vol la lumière qui regorge sur Terre, et de garder la plus mobile parmi les forces après l'avoir figée dans une forme solide. Pour obtenir ce but elle a couvert la surface terrestre avec des organismes qui prennent la lumière solaire en soi et en utilisant cette force produisent une somme continue de différences chimiques. Ces organismes sont les plantes. Le monde végétal constitue un réservoir dans lequel les volatils rayons solaires sont habilement figés et déposés pour tout usage². » D'une certaine manière à cause des plantes, l'héliocentrisme se transforme de

problème érudit et spéculatif en question de vie : par elles, la vie est et n'est que la forme par excellence de l'héliocentrisme. Ce n'est pas une question d'opinion ou de vérité : tout vivant n'est que l'effet et l'expression de l'héliocentrisme, du fait que tout, sur Terre, existe grâce au Soleil. La racine permet au Soleil – et à la vie – de pénétrer jusqu'à la moelle de la planète, de porter l'influence du Soleil jusqu'à ses couches les plus profondes, d'infiltrer le corps métamorphosé de l'étoile qui nous engendre jusqu'au centre de la Terre.

« Il y eut un temps où le blasphème envers Dieu était le plus grand blasphème mais Dieu est mort et morts avec lui sont tous ses sacrilèges. Le plus terrible maintenant, c'est de blasphémer la terre et de placer plus haut que le sens de la terre les entrailles de l'inexplorable³ ! » Il serait difficile de trouver des mots qui puissent résumer, avec plus de précision, l'esprit de la nouvelle religion qui définit le monde contemporain. L'attachement à la terre – dans sa dimension planétaire et environnementale – est le fondement non seulement de la majorité des pratiques et des théories de la *deep ecology* : elle est aussi l'esprit qui anime la nouvelle politique globale qui se profile depuis quelques décennies. La terre est la *seule* instance suprême, au nom de laquelle il redevient possible d'affirmer des décisions *universelles*, qui concernent non pas une nation spécifique ou un peuple, mais le genre humain dans sa totalité – dans le présent comme dans le futur. Ce culte, ainsi que la fidélité à la terre invoquée par Nietzsche, est beaucoup moins nouveau qu'on ne pourrait l'imaginer : remplacer la divinité personnelle des religions anciennes de la Méditerranée avec la planète Terre signifie, encore une fois, oublier ce qu'il y a de littéralement plus évident, clair, lumineux : le Soleil. L'héliocentrisme définit depuis très longtemps l'autoconscience affichée des sciences naturelles, et pourtant il est loin d'avoir marqué la conscience commune.

Malgré les nombreuses célébrations et les innombrables déclarations de conversion, la philosophie, ainsi que notre sens commun, sembleraient

ne jamais avoir quitté la foi en le géocentrisme. Nous n'avons jamais été réellement héliocentriques : le géocentrisme est l'âme la plus profonde des savoirs occidentaux⁴. La preuve en est l'exclusion que l'astrologie a subie depuis la Renaissance : la modernité s'est identifiée à l'appel de la Terre et à l'oubli des astres, avec l'affirmation encore plus profonde de la Terre comme l'horizon définitif de notre existence et de toute connaissance. Tout d'abord *être-au-monde*, c'est être-sur-terre, mesurer tout ce qui est et qui arrive à partir de formes et des figures propres à la planète qui est censée nous héberger. La Terre, ensuite, est l'espace métrique *définitif* : la science du lieu et de l'espace s'appelle géométrie, mesure de la terre. La Terre est le lieu ultime où tout doit figurer. N'existe que ce qui prend la forme des éléments présents sur cette planète.

Cette obsession géométrique devient explicite dans la phénoménologie husserlienne. Dans un célèbre fragment où il essaie de renverser les résultats de Copernic, Husserl montre comment la Terre n'est pas et ne peut pas être l'objet de l'expérience, car elle en est la structure fondamentale : tout corps « est d'abord référé au sol de tous les corps-sols relatifs à la Terre-sol⁵ ». Avant d'être un corps, elle est le fait même qu'il y ait un sol, une base, c'est ce à partir de quoi on *peut* se représenter le monde, les corps, leur mouvement et leur repos : « La Terre elle-même, dans la forme originaire de représentation, ne se meut ni n'est en repos, c'est d'abord par rapport à elle que mouvement et repos prennent sens⁶. » Et le géocentrisme occidental semblerait avoir à faire avec une étrange nostalgie pour le monde de la racine. La Terre n'est pas et ne peut pas être un astre, elle doit tout d'abord être le *sol* : « Mais pour nous tous, la Terre est sol et non corps au sens plein⁷. » C'est d'ailleurs *grâce* à la possibilité de considérer la Terre comme sol, comme *racine, origine, base universelle*, qu'il est possible d'affirmer l'unité de l'humanité. Tout objet de l'expérience ne peut qu'être « relatif à l'arche Terre-sol, à la "sphère-Terre", à nous, hommes terrestres, et l'objectivité se rapporte à l'humanité universelle⁸ ». C'est exclusivement parce que « la Terre est pour tous la

même Terre, sur elle, en elle, au-dessus d'elle règnent les mêmes corps, “sur elle”, etc., les mêmes sujets incarnés, sujets de chair qui pour tous et en un sens modifié sont des corps » que « la totalité de nous, des hommes, des “animaux” est, en ce sens, terrestre⁹ » : « Il n’y a qu’une humanité et qu’une Terre – à elle appartiennent tous les fragments qui sont ou ont toujours été séparés¹⁰ . »

Nous continuons à nous concevoir par le prisme d’un modèle faussement *radical*, nous continuons à penser le vivant et sa culture à partir d’une fausse image des racines (car isolées du reste). Comme si, à force de penser la racine en tant que raison, nous avons transformé la raison elle-même et la pensée en une force aveugle d’enracinement, en la faculté de la construction d’un lien cosmique avec la terre. En ce sens, le remplacement du modèle du système racinaire classique par celui du rhizome ne représente pas un véritable changement de paradigme : la pensée continue à être ce qui nous permet de penser la Terre, et uniquement la Terre, comme *sol*, d’affirmer que « la Terre n’est pas un élément parmi les autres, elle réunit tous les éléments dans une même étreinte, mais se sert de l’un ou de l’autre pour déterritorialiser le territoire¹¹ ». La fidélité à la Terre, le géotropisme extrême de notre culture, sa volonté et sa manie de « radicalité » a un prix énorme : il signifie se vouer à la nuit, choisir de penser sans soleil. La philosophie semblerait avoir choisi, depuis quelques siècles, la voie de la noirceur.

Le géocentrisme est le leurre de la fausse immanence : il n’y a pas de terre autonome. La terre est inséparable du soleil. Aller vers la terre, s’enfoncer en son sein signifie toujours s’élever vers le soleil. Ce double tropisme est le souffle même de notre monde, son dynamisme primaire. C’est ce même tropisme qui anime et structure la vie des plantes et l’existence des astres : il n’y a pas de Terre qui ne soit pas, intrinsèquement, reliée au Soleil, il n’y a pas de Soleil qui ne soit pas en train de rendre possible l’animation superficielle et profonde de la Terre. Au réalisme lunaire et nocturne de la philosophie moderne et

postmoderne, il faudrait opposer un nouvel héliocentrisme, mieux, une extrémisation de l'astrologie. Il ne s'agit pas, du moins pas simplement, d'affirmer que les astres nous influencent, qu'ils gouvernent notre vie, mais d'accepter cela tout en ajoutant que nous aussi nous influençons les astres, car la Terre, elle-même, n'est qu'un astre parmi les autres, et tout ce qui vit sur elle (ainsi qu'en son intérieur) est de nature *astrale*. Il n'y a que du ciel, partout, et la terre en est une portion, un état d'agrégation partiel.

« Au milieu de tout gît le Soleil. Qui en effet, pourrait le mettre dans un autre lieu ou une place meilleure d'où il peut illuminer tout d'un seul coup ? Ce qui plus est, il a été appelé lumière ou esprit ou gouverneur du monde. Trismégiste l'appelle dieu visible, Sophocle la lumière qui tout voit. Comme assis sur le trône royal le Soleil règne sur la famille des astres qui tournent autour de lui. [...] La Terre est fécondée et conçue par le Soleil à travers un accouchement annuel. Sous cet ordonnement nous trouvons une admirable symétrie et un lien d'harmonie stable entre le mouvement et la grandeur des orbés qui ne se trouve pas autrement ¹² ».

C'est par ces mots que Copernic essaya de révolutionner la manière dont nous nous rapportons au monde. L'enjeu pour Copernic n'était pas simplement l'affirmation de la centralité du Soleil. Poser le Soleil *au milieu de tout* c'est accomplir plusieurs déplacements cognitifs et métaphysiques.

Postuler qu'au centre de l'Univers il y a le Soleil signifie, tout d'abord, *universaliser le mouvement*. La Terre a besoin de tourner autour du Soleil pour pouvoir exister : toute sa réalité doit être comprise et observée à partir de cette source infinie de lumière et d'énergie. Le noyau de notre monde n'est pas un point stable et figé pour toujours, c'est quelque chose qui a la nature d'un bouillonnement continu d'énergie et à quoi nous avons accès seulement à travers le mouvement, dont le Soleil lui-même est la cause. Tout existe grâce à cette source. Inversement, notre corps, les roches, les pierres, les animaux, sont le point extrême du ciel. Notre cœur

mondain est le Soleil, un golfe cosmique qui produit et émane ce dont nos corps sont à la fois les capteurs, les archives et les miroirs. Manger, c'est déjà reconnaître, avec ses actes, la centralité du *Soleil* et de son énergie, chercher sur terre un rapport indirect avec lui : *tout* composé organique est, de manière directe ou indirecte, le résultat de l'influence de l'énergie solaire capturée par les plantes et transformée en masse organique, en matière vivante. Chaque fois que nous mangeons, nous essayons de rattraper notre incapacité à absorber immédiatement cette énergie que les plantes exploitent. Notre corps n'est que l'archive de ce que le Soleil offre à la Terre.

Affirmer que la Terre tourne autour du Soleil signifie, ensuite, nier la séparation ontologique entre l'espace terrestre, humain et l'espace céleste, non humain, donc transformer l'idée même de *ciel*. Le ciel n'est plus une atmosphère accidentelle qui enveloppe le sol, il est la seule substance de l'univers, la nature de tout ce qui existe. Le ciel n'est pas ce qui est en haut. Le ciel est partout : il est l'espace et la réalité du mélange et du mouvement, l'horizon définitif à partir duquel tout doit se dessiner. Il n'y a que du ciel, partout, et tout, même notre planète et ce qu'elle héberge, n'est qu'une portion condensée de cette matière céleste infinie et universelle. Tout ce qui arrive est un événement céleste, tout est ce qui se passe est un fait divin. Dieu n'est plus ailleurs, il coïncide avec la réalité des formes et des accidents. Les plantes ont fait de la vie un dévouement perpétuel au ciel, à ce qui s'y passe, tout en étant bien enracinées dans la terre. Cela veut dire que grâce aux plantes la vie n'est pas un fait purement *chimique*, mais aussi et surtout *astrologique*.

Affirmer une continuité *matérielle* entre la Terre et le reste de l'univers signifie changer l'idée même de Terre. La Terre est corps céleste, et tout est ciel en elle ¹³. Le monde humain n'est pas l'exception d'un univers non humain ; notre existence, nos gestes, notre culture, notre langage, nos apparences sont de part en part *célestes*. Reconnaître la nature *astrale* de la Terre, c'est faire de l'astrologie – la science des astres – non pas une

science locale, mais *la science globale et universelle* pour mieux la renverser : il ne s'agit plus de comprendre la domination des astres sur nous – leur gouvernement –, mais de comprendre le ciel comme espace des flux et des influences. Non seulement la biologie, la géologie, la théologie ne sont que des branches de l'astrologie, mais l'astrologie devient en plus une science de la contingence, de l'imprévu, de l'irrégularité, de l'imprévu. Le ciel n'est pas le lieu du retour de l'identique.

L'universalisme astrologique implique ainsi la destruction de l'idée même d'une immanence absolue, l'affirmation de quelque chose comme un flottement infini où tout corps et tout être ne se laisse plus ancrer quelque part, où, de fait, il n'existe *plus de sol*, de base stable, de *ground*. La source ultime de notre existence, c'est le ciel. La terre et son extension ne sont pas la base, le substrat universel de notre existence mais bien la surface extrême, l'écran ultime et moins substantiel de l'univers du réel : la profondeur, ce sont les astres ; la terre et le ciel, eux, sont l'extension infinie de notre peau. Cette destruction de l'idée traditionnelle du sol permet aussi de dépasser l'horizon ordinaire de l'écologie. Depuis son origine, l'écologie considère toujours et exclusivement l'environnement en termes d'habitat, de sol qui héberge et accueille : elle fait du monde l'universalisation de l'idée d'habitabilité. Elle réduit le grand espace, l'univers du ciel en terre habitable. Et c'est à cause de la conception du monde en tant que sol, espace d'accueil, habitabilité qu'elle peut considérer la cohabitation des vivants comme ensemble *ordonné* et *normé*. Reconnaître ou prendre conscience que la terre est un espace astral, qu'elle n'est qu'une portion condensée du ciel, c'est reconnaître qu'il y a de *l'inhabitable*, que l'espace ne pourra jamais être habité de manière définitive¹⁴. On traverse, on pénètre un espace, on se mélange au monde, mais on ne pourra jamais s'y établir. Toute habitation tend à devenir inhabitable, à être *ciel* et non maison. C'est ce que démontre la racine – que le langage ordinaire considère comme l'exemple le plus accompli

d'habitation : elle n'est que l'extrémité d'une machine de conjonction de la terre au ciel, la ruse qui permet de transformer la terre en astre céleste jusqu'en son centre.

Faire de la terre un corps céleste, c'est rendre à nouveau contingent le fait qu'elle représente notre habitat. Elle n'est pas habitable par définition, ainsi que la plupart des astres. Le cosmos n'est pas l'habitable en soi – il n'est pas un *oikos* –, il est un *ouranos* : l'écologie n'est que le refus de l'uranologie.